L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

Carnet Mondain.

BALS A L'OPERA.

Février 25 Atlantéens.
" 27 Chevaliers de Momus
Mars 2 Equipe de Protée.
" 3 Rex.
" " Equipe de Gomus.

Transports maritimes.

Le Sénat des Etats-Unis a entamé la discussion d'une résolution déposée par M. Frye relative au transport des matériaux, outils, machines, etc., destinés à la construction du canal interocéanique des Etats-Unis à l'isthme de Panama. D'après cette résolution le transport de ces matériaux, outils, machines, etc., ne pourrait être effectué que par des navires appartenant aux Etats-Unis ou à la compagnie du chemin de fer de Panama, ou par des navires américains affrétés par le gouvernement, à moins que le président ne juge que les prix demandés par les propriétaires pour la location de leurs bâtiments sont exhorbitants.

A première vue cette mesure semble des plus raisonnables. C'est le gouvernement qui fait construire le canal avec l'argent du peuple, et il paraît juste que les citoyens retirent le profit que procurera l'immense trafic auquel vont donner lieu pendant plusieurs années les travaux entrepris.

S'il en était ainsi il n'y aurait qu'une voix pour approuver la résolution du sénateur Frye, et elle serait votée unanimement par le Congrès. Mais il en est tout autrement. Le but, à peine déguisé, est de favoriser les ports de l'Atlantique, au détriment des ports d'autres parties de l'Union, en particulier du sud. Ces ports de l'Atlantique, New York, Boston, Philadelphie, etc., sont en effet les seuls ou à peu près qui pourraient entreprendre le trafic avec l'isthme de Panama dans les conditions requises par le projet Frye, et ils en auraient ainsi le monopole. Les fabricants et marchands de ces ports et des régions environnantes auraient alors un tel avantage sur ceux du Sud et de l'Ouest que toute concurrence serait supprimée. La Nouvelle-Orléans, par exemple, serait presque totalement écartée de ce trafic, quoique sa situation géographique dût lui en assurer une bonne part, car si elle est le port d'attache de plusieurs navires visitant régulièrement les côtes de l'Amérique Centrale ces navires naviguent sous pavillon étranger.

Aussi les corps commerciaux et industriels de la Nouvelle Orléans et d'autres villes du Sud se sont-ils émus, et ont ils invité un de leurs représentants au Sénat, M. Foster, à intervenir dans le débat pour défendre leurs intérêts, et en même temps ils lui ont adressé des protestations motivées contre la résolution Frye.

Dès la mise à l'ordre du jour de la mesure, mercredi dernier, M. Foster a demandé le renvoi de la discussion, et l'assemblée a accédé au désir du sénateur de la Louisiane.

Les commerçants, les industriels et les agents de navigation vont avoir ainsi le temps de présenter leurs doléances et de soumettre leurs arguments aux représentants de l'Etat dans les deux chambres qui, de leur côté, les feront valoir lors de la discussion finale.

Il est à espérer que leurs protestations seront écoutées et qu'une grave injustice ne sera pas commise.

Ambassade militaire.

L'ambassade de France à Saint-Pétersbourg, à laquelle on destine l'amiral Touchard, est traditionnellement une ambassade réservée à des généraux ou amiraux. La Cour de Russie est essentiellement militaire comme celles de Berlin et de Vienne ; elle l'est plus encore, puisque tous les grades de l'administration civile sont assimilés à ceux de l'armée. On voit en effet des généraux qui sont des gouverneurs de province, des employés supérieurs de l'administration des postes ou des chemins de fer de l'Etat.

Il faut à Saint-Pétersbourg, pour être un ambassadeur utile, pouvoir revêtir un uniforme militaire et assister à cheval, à côté de l'Empereur, aux revues qu'il passe. Si grand seigneur qu'il soit, un ambassadeur qui ne remplit pas cette condition, perd l'occasion, parfois la plus favorable, de parler à l'Empereur et d'en être écouté. Ce fut en pareille circonstance, en 1875, que le général Le Flô put donner connaissance à Alexandre II des préparatifs de l'Allemagne contre la France et lui donner l'occasion d'intervenir personnellement. C'est à la suite de cette conversation à cheval, à la suite d'une revue, qu'Alexandre II se décida à partir aussitôt pour Berlin et à tenir auprès de M. de Bismarck un langage qui mit fin à ses projets.

La France, encore meurtrie de ses défaites de 1870-71, pouvait être à ce moment écrasée par l'Allemagne : la démarche opportune du général Le Flô, sur les instances du duc Decazes, sauva probablement la France à ce moment décisif.

Napoléon Ier avait envoyé comme ambassadeur à Saint-Pétersbourg le général de Caulaincourt, dont il disait que c'était le meilleur de ses diplomates. Mais la politique de l'Empereur venait souvent à la traverse des négociations diplomatiques, et la campagne de Russie succéda aux efforts du général, qui tendait à une alliance franco-russe.

La Restauration envoya à Saint-Pétersbourg le comte de La Ferronnays et le duc de Mortemart, mais Louis-Philippe comprit qu'il fallait à son nouveau règne l'appui d'une gloire militaire, et c'est le maréchal Mortier, duc de Trévise, qu'il envoya à la Cour de Russie en novembre 1830. Le maréchal avait un prestige personnel qui aplanit toutes les difficultés ; il revint malheureusement en France pour succomber sur le boulevard, aux côtés du Roi, sous les balles de Fieschi.

Le maréchal Maison, qui avait eu un rôle diversement interprété dans les événements de juillet 1830, succéda au duc de Trévise, sans qu'on puisse signaler rien de particulier dans son ambassade de trois ans. Il fut remplacé par M. de Barante.

La république de 1848 se vit très embarrassée pour faire accepter ses ambassadeurs : elle avait envoyé le général Changarnier à Berlin ; elle eut recours au général de Lamoricière pour faire agréer à Saint-Pétersbourg, en juillet 1849, son "envoyé extraordinaire". Le nom de Lamoricière était si universellement connu et estimé que la Russie ne put que l'accueillir favorablement.

Le glorieux général ne resta d'ailleurs que quelques mois à ce poste, où sa haute intelligence et ses qualités personnelles lui avaient acquis une situation particulière. Il fut remplacé avant la fin de l'année par le général Castelbajac, qui ne fut d'abord qu'envoyé extraordinaire et qui, resté à son poste après la proclamation du second Empire, eut à vaincre des difficultés presque insurmontables.

Les traités de 1815 s'opposaient au retour d'un Bonaparte sur le trône de France : la Russie ne voulait pas reconnaître officiellement Napoléon III comme empereur, et trouvant un biais au protocole, Nicolas Ier lui écrivait : "Sire, et bon ami," au lieu de : "Monsieur mon frère." Les souverains écrivaient aux présidents de république : "Cher et grand ami" ; comme on le voit, l'expression dont se servait Nicolas Ier impliquait, à rebours, la précédente qualité de président de la république, qu'avait eue Napoléon III et son accession à l'Empire.

La guerre de Crimée mit fin à ce bizarre protocole.

Le général de Castelbajac avait si bien su conquérir la sympathie de l'empereur Nicolas, que par là seulement la guerre de Crimée aurait pu être retardée. Lui-même, accueilli en ami par l'empereur de Russie, ne pouvait pas croire à la guerre, et quand elle éclata, il resta encore quelque temps à son poste, sans qualité officielle, retenu par des prévenances de toutes sortes, si bien qu'il fallut le rappeler.

De la brillante ambassade extraordinaire du duc de Morny, en 1856, au couronnement d'Alexandre II, nous ne dirons rien, parce qu'elle est dans toutes les mémoires, non plus que des ambassadeurs civils qui se succédèrent jusqu'en 1869. A ce moment Napoléon III, démêlant les projets de M. de Bismarck, qui l'avait joué à Prague, voulut un rapprochement avec la Russie et nomma au poste de Saint-Pétersbourg le général Fleury, qui était de ses amis les plus sûrs, en même temps qu'un brillant officier général. Il le créa comte à cette occasion.

On a beaucoup parlé de l'ambassade du général, de ses succès personnels auprès d'Alexandre II, qui le faisait asseoir à côté de lui sur son traîneau : ce qu'on n'a pas assez dit, ce qu'on a caché, ce qui n'est apparu que par la correspondance diplomatique du général, c'est que le rapprochement était réel, et que ce fut sur l'intervention du général que la Russie consentit d'abord à ne pas prêter son appui à l'Allemagne, et que, même, elle fit droit à une requête de l'Impératrice, après le 4 septembre, pour appuyer auprès de l'empereur Guillaume Ier une tentative de paix dont l'entrevue de Ferrières ne donna pas le succès attendu.

Après la guerre, l'Assemblée nationale était en bonne posture pour faire accueillir ses ambassadeurs. Elle accrédita à Saint-Pétersbourg le général Le Flô, breton superbe et entêté, excellent militaire, gentilhomme accompli. Il plut infiniment à Alexandre II ; nous avons dit quel service il rendit à la France dans un moment des plus critiques.

Le général Chanzy, qui venait d'être gouverneur de l'Algérie, lui succéda de 1879 à 1881, et le prestige qu'il s'était acquis pendant la guerre aida puissamment la république des républicains à se faire accepter d'Alexandre II et d'Alexandre III.

L'amiral Jaurès remplaça M. de Chaudordy qui, nommé par M. Gambetta, n'avait pas eu le temps de prendre possession de son poste et fut remplacé en 1883 par le général Appert, qui fut ambassadeur à Saint-Pétersbourg de 1883 à 1889, avec un succès qui ne se démentit pas un seul jour. Le souvenir qu'il a laissé à la Cour de Russie n'est pas encore éteint. C'est lui qui, le premier, prépara l'alliance franco-russe.

Le choix annoncé de l'amiral Touchard pour succéder à M. Bompard sera approuvé de tout le monde. L'amiral a toutes les qualités requises pour représenter dignement la France en Russie, et si un regret était permis, ce serait de voir la marine française passagèrement privée de la direction de celui qui était désigné pour les fonctions d'amiralissime.

THEATRES.

TULANE.

Le grand succès de Chauncey Olcott et des autres artistes du Tulane dans "O'Neill of Derry" ne finira qu'à la dernière représentation, samedi soir. Ce jour-là il y aura matinée à prix populaires.

A partir de dimanche ce théâtre donne "Salomy Jane", un drame tiré par Paul Armstrong du célèbre roman de Bret Harte, avec Miss Eleanor Robson dans le rôle principal.

OPERA.

Ce soir, "Lucie de Lammermoor", pour le bénéfice de la Société Italienne.

ORPHEUM.

Toujours beaucoup de monde aux deux représentations de vaudeville que donne chaque jour l'Orpheum. Tous les artistes, chanteurs, danseurs, comédiens, comiques, gymnastes, acrobates sont bruyamment applaudis.

Un nouveau programme très bien composé sera inauguré lundi.

CRESCENT.

Johnny et Emma Ray et leurs partenaires font la joie du public qui se rend en foule au Crescent pour leur voir jouer une très amusante comédie musicale "King Casey".

La vente des places pour les représentations d'"Arizona" a commencé hier, et elle indique que ce beau drame obtiendra un grand succès.

JARDIN D'HIVER.

La troupe du Jardin d'Hiver continue à se distinguer dans le délicieux opéra qui a pour titre "Fra Diavolo". A partir de dimanche elle jouera "The Rounders", une jolie comédie musicale dont la vogue augmente chaque année.

A la matinée de samedi des bonbons seront distribués aux enfants, et Miss Dorothy Maynard chantera le "Candy Kid".

La course d'automobiles New York-Paris.

Fort Wayne, Ind., 20 février — La voiture américaine qui prend part à la course New York-Paris, conduite par le chauffeur Montague Roberts, est arrivée ce matin à Fort Wayne, après avoir été arrêtée pendant toute la nuit par les amas de neige amoncelés à quelques milles de cette ville.

La voiture française montée par M. de St Chaffray est arrivée une heure plus tard. Les deux automobiles ont été secourues par des fermiers de la région environnante qui ont creusé des tranchées dans la neige pour leur permettre d'avancer.

—Cleveland, Ohio, 20 février— L'automobile allemande qui a subi une avarie hier à Saybrook est arrivée ce matin à Geneva traînée par quatre chevaux. La ville de Geneva est située à cinquante milles à l'est de Cleveland.

—o—

Crise industrielle en Allemagne.

Berlin, 20 février—L'industrie de l'automobile en Allemagne subit une grave crise et plusieurs grandes compagnies ont temporairement fermé leurs ateliers. Cet état de choses est dû en partie à la surproduction et en partie à la panique financière qui depuis trois mois s'est abattue sur le pays.

La crise atteint tout particulièrement les voitures automobiles qui dans le courant des deux dernières années ont presque complètement remplacé les fiacres dans la capitale allemande.

—o—

La police de New York.

New York, 20 février—Après trois semaines de recherches la police de cette ville a abandonné tout espoir de découvrir les auteurs et imprimeurs d'une circulaire dont plusieurs milliers d'exemplaires ont été distribués dans le quartier d'East Side.

Cette circulaire qui s'adresse aux ouvriers leur recommande de se procurer des armes afin de tuer les "parasites de Wall Street" et de prendre dans les magasins les objets dont ils ont besoin.

Les détectives chargés de conduire une enquête sont d'avis que ces circulaires ont été imprimées à Chicago d'où elles ont été envoyées à New York pour être distribuées par les anarchistes de cette ville.

Edition Hebdomadaire de l'"Abeille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières,—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans l'"Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous la vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

MEURTRE.

Un individu dont l'identité n'a pas été établie a été tué hier soir dans une querelle rue Hôpital, entre Chartres et Decatur. Les assassins se sont enfuis avant l'arrivée de la police.

Récompense offerte.

M. Morris, gérant de la Standard Oil Co., a annoncé hier soir à l'inspecteur de police qu'il offrait une récompense de $1,000 à celui ou à ceux qui causeraient l'arrestation et la condamnation des assassins de Sylvain Dugas, le gardien de l'usine de la compagnie assassiné le 14 du mois.

BULLETIN FLUVIAL.

Fourni par le Bureau Météorologique à la Nouvelle-Orléans, Département de l'Agriculture des Etats-Unis.
L'étiage à 8 heures A. M.

Nouvelle-Orléans, 20 février 1908.

STATIONS.	Pleine hauteur à la rive, pieds.	Ligne de danger pieds	Hauteur, pieds.	Changements dans les dernières 24 heures.
Fleuve Mississipi.				
Saint Paul	....	14	Gelée	0.0
Davenport	10	15	9.5	*0.3
Saint Louis	32	30	16.3	*0.7
Memphis	32	33	29.1	*0.9
Helena	44	42	35.0	*0.9
Vicksburg	44	45	32.6	*1.3
Natchez	....	46	32.4	*2.3
Red River Landing	....	17	....	....
Baton Rouge	....	35	23.8	*0.8
Donaldsonville	23	28	18.1	*0.7
Nouvelle-Orléans	9	16	11.6	*0.1
Rivière Atchafalaya.				
Simmesport	....	33	29.0	*0.8
Melville	....	31	30.1	*0.6
Morgan City	....	8	2.0	—1.0
Rivière Missouri.				
Omaha	....	18	....	....
Kansas City	....	21	8.2	0.0
Rivière Ohio.				
Pittsburg	30	22	11.0	—2.1
Cincinnati	45	50	51.1	*1.9
Louisville	....	28	23.8	*0.9
Evansville	....	35	39.0	*1.1
Cairo	44	45	42.1	*1.2
Rivière Cumberland.				
Nashville	....	40	27.7	—1.1
Rivière Tennessee.				
Chattanooga	33	33	15.3	—4.7
Rivière Arkansas.				
Fort Smith	....	22	13.2	—0.5
Little Rock	....	23	16.2	—0.2
Rivière Rouge.				
Arthur City	....	27	10.0	—0.5
Fulton	20	28	21.5	—1.0
Shreveport	21	29	14.8	*0.1
Lake End	....	....	....	....
Alexandria	32	33	23.3	....
Rivière Ouachita.				
Camden	26	39	27.1	—0.1
Monroe	....	....	31.8	*0.9

Le vol de la rue Royale.

La police recherche activement les auteurs du vol audacieux commis mercredi dans le magasin de bijouterie de Waldhorn à l'angle des rues Royale et Conti.

Le signalement des deux bandits a été télégraphié à tous les postes de police ainsi qu'aux gares des divers chemins de fer, et le chef des détectives est convaincu qu'ils n'ont pas eu le temps de quitter la ville. Le capitaine Boyle a appris hier que les deux hommes avaient préparé le coup depuis plusieurs semaines et qu'ils avaient un plan bien arrêté.

Depuis le 2 février ils avaient loué le même buggy quatre fois et une fois ils l'avaient gardé toute la nuit. M. Avers, un des propriétaires de l'écurie, avait menacé de ne plus leur louer de voiture, mais comme ils avaient affirmé que le cheval n'était pas resté attelé plus d'une heure il a consenti à leur louer encore une fois le buggy.

Le capitaine Capo, qui a charge du precinct dans lequel le vol a été commis, a reçu une information importante hier soir à une heure avancée, et il est parti aussitôt en compagnie du détective Stubbs.

Le capitaine est d'avis que les voleurs seront arrêtés d'ici un jour ou deux.

Voleur arrêté.

Un individu du nom de Aug. Kingston a été arrêté hier matin vers onze heures et demie alors qu'il commettait un vol dans l'établissement de Parker, Blake et Cie à l'angle des rues Gravier et Tchoupitoulas. Il a été écroué au poste du premier precinct.

L'ABEILLE
—DE LA—
NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes
Edition Quotidienne,
Edition Hebdomadaire,
Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE
Pour les Etats-Unis, port compris :
..12. Un an | 36..... 6 mois | $3.....3 mois
Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris :
$15.15..Un an | $7.55...6 mois | $3.80..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE
Paraissant le Samedi matin
Pour les Etats-Unis, port compris :
$5.00...Un an | $1.50...6 mois | $1.00...4 mois
Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger
$1.05..Un an | $3.05...6 mois | $1.35...4 mois
Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE
Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont leur droit. Les personnes qui veulent s'y abonner n'ont à adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remis par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No. 15 Commencé le 5 février 1908

BELLE AMIE

GRAND ROMAN INEDIT

PAR PAUL ROUGET

PREMIERE PARTIE

ENTRE DEUX AMOURS

VII

L'AMOUR DE CLAUDE

Suite.

Elle l'aimait déjà comme si elle eût été sa vraie petite-fille..... comme elle aimeraiait plus tard les autres jolis anges qui viendraient au foyer de Claude.

La jeune femme avait loyalement déclaré à celui-ci :

—Mon ami, je serai votre épouse fidèle dévouée. Mon affection la plus vive, la plus sincère vous est acquise. Je ne vous promets pas, par exemple, d'oublier le passé, ce serait un engagement que je ne saurais tenir.

—Taisez-vous, Gilberte..... pourquoi me dire ces choses ?

—Parce que ma loyauté étant, comme la vôtre, absolue, je ne veux pas qu'il y ait entre nous quoique ce soit d'obscur.

—Chère âme !

Il l'attirait dans ses bras et il la serrait d'une étreinte éperdue....

Les jours, à présent, passaient radieux pour Claude.

Souvent encore Giberte restait songeuse. Et parfois, autour de ses yeux noirs de larges cercles bleuâtres se formaient, accusant en elle l'existence d'un chagrin qui la minait.... d'un chagrin qui durerait autant que sa vie.

Claude respectait ces tristesses.

Et lorsqu'il lui semblait qu'un peu de jalousie naissait au fond de son cœur bien vite il se disait :

—Gilberte m'a prévenu et à moins d'être un lâche je ne saurais lui faire un reproche de garder fidèlement en son cœur la religion du passé.

Pour Jacqueline, il était affectueux et bon.

L'enfant l'adorait.

Leur séjour à Maraussan fut plus long qu'ils ne le pensaient tout d'abord.

Mme Daulieu souffrait à la pensée de les voir repartir et elle retardait ce départ autant que cela était en son pouvoir.

Quelques mois s'écoulèrent.

Puis Claude, de nouveau, songea qu'il ne pouvait passer son existence dans l'inaction.

Il ne déplaisait pas à Gilberte de quitter la France avec lui.

Mais il fallait attendre quelque temps encore.

Dès que Jacqueline — toujours si délicate et fragile, serait un peu plus forte et qu'il n'y aurait plus d'inconvénient pour elle à effectuer ce lointain voyage, tous trois partiraient.

En attendant, Claude seul, se rendrait pour quelques semaines en Asie-Mineure, où il préparerait l'exploitation de la mine qu'il avait achetée.

Cette décision fut prise d'un commun accord par Gilberte et par lui.

La veille du jour où ils devaient quitter Maraussan, Claude, s'étant emparé des journaux du matin était allé, pour les lire, s'installer dans un fauteuil d'osier qui se trouvait au fond du jardin.

Déjà il en avait parcouru plusieurs d'un regard distrait.

Il en ouvrit un dernier.

Et tout à coup, voici que le journal trembla violemment entre ses doigts.

Voici qu'il le laissa tomber en se dressant brusquement et en murmurant, livide de terreur :

—Lui vivant !..... Mais ce n'est pas possible.

..Ajoutant encore, après avoir passé la main sur son front mouillé de sueur.

—Ah ! ce serait trop affreux, en vérité et Dieu ne permettra pas cela !

VIII

LES PIRATES DE LA MORT

Dans la brousse tonkinoise, à la lisière du bois où les pirates avaient établi leur repaire, après la retraite de la vaillante colonne française à laquelle Claude Daulieu avait dû se joindre, Jacques Fréménil était demeuré étendu sur l'herbe.

Quelques contractions brusques, mais qui semblaient indépendantes de la volonté, sinon de la douleur, agitèrent encore son corps.

Soudain, des hommes bondirent autour de lui en poussant des clameurs terribles.

Ils étaient hideux.

Leurs visages grimaçants, noircis pour la plupart, et, où les yeux faisaient deux trous blancs, leurs vêtements en lambeaux leur donnaient un aspect démoniaque et terrifiant.

Quelques-uns, férocement, brandissaient, à l'extrémité de longues piques, des têtes fraîchement coupées.

Quand ils aperçurent le blessé, dont les galons d'or brillaient au soleil, ils eurent un nouveau cri rauque et ils manifestèrent une joie sauvage et farouche.

Deux s'approchèrent de lui en dansant et en hurlant plus fort pour traduire leur satisfaction.

Dans leur jargon chinois, ils tinrent conseil.

Ce Français était-il encore vivant ? Si oui, il fallait l'emporter à la redoute pour le torturer à loisir.

Etait-il mort au contraire ? En ce cas, sa tête allait faire un superbe trophée de guerre.

L'un s'était penché.

Quand il se releva, ce fut pour brandir férocement son coupe-coupe encore maculé de sang.

Il allait frapper, détacher d'un seul coup la tête du lieutenant.

Déjà l'arme commençait à décrire un moulinet terrible.

Mais le bras du pirate, happé brusquement par une main puissante, retomba en arrière.

Son compagnon qui venait d'arrêter le geste du brigand se penchait à son tour. Il appuyait sa main sur le cœur, puis sur les paupières du malheureux officier. Ensuite il se relevait avec un ricanement satanique.

Et, dans son langage guttural :

—Il vit..... Il peut vivre encore.... Je te le dis et je m'y connais. Ce serait dommage de l'envoyer si vite dans le royaume des esprits.

Et l'autre d'applaudir :

—Tu as raison.... Il faut que ce chien de Français passe par la torture. Il faut qu'il s'en aille lentement après le plus raffiné des supplices.

Alors deux bandits se penchèrent, prirent le corps inanimé de Fréménil, le soulevèrent et, dans leurs bras robustes, l'emportèrent, retournant vers la redoute pendant que leurs compagnons tiraient quelques derniers coups du fusil sur les troupes en retraite.

Etait-il donc vrai que Fréménil vivait encore ?

Oui.... Le second pirate ne s'était pas trompé.

L'immobilité du lieutenant était due à une syncope.... à cette première syncope qui continuait, contrairement à la conviction du petit sergent et de Claude.... et dont les bourreaux allaient s'efforcer de le tirer.

Un quart d'heure plus tard, on le déposait dans la redoute transformée maintenant en ambulance où se trouvaient une vingtaine de blessés que deux médecins, vêtus comme les autres pirates, examinaient et soignaient.

L'un d'eux, un grand escogriffe aux dents noircies par le bétel, au nez épaté, aux yeux extraordinairement brillants, s'approcha des nouveaux arrivants.

Et dans le même jargon chinois que les bandits avaient employé tout à l'heure :

—Oh.... oh.... un Français .... un officier. Pourquoi, mes amis, ne l'avez-vous pas déjà décapité ?

—Parce que ce serait trop de bonheur pour lui et pas assez de plaisir pour nous.

Ils riaient férocement et leurs petits yeux bridés clignotaient dans leur face jaune.

— Ils poursuivirent :

—Après la bataille, il faut bien s'amuser un peu. Toi, médecin, vois si on peut prolonger la vie de ce chien maudit. Et quand tu l'auras rappelé à la conscience des choses, nous nous chargerons nous-mêmes de lui régler son compte.

Le médecin examina à son tour le malheureux.

Il tenait à la main une lancette avec laquelle, d'une façon toute primitive, il fouillait les plaies pour en extraire les balles.

Il sonda la blessure de Fréménil qui, tout à coup, poussa un faible gémissement.

—Ah !.... ah.... il se réveille !

Les paupières de Jacques se soulevaient, en effet.

Ses prunelles troubles, hagardes, vacillaient encore.

Les pirates l'invectivèrent. De leurs poings tendus, ils le menacèrent.

Et Jacques dut les voir car